

péniblement acquises et sacrifié dix-huit cent mille vies<sup>1</sup> ! La France compte pour cent vingt mille et les Etats-Unis pour huit cent mille dans cette immolation de jeunes hommes choisis parmi les plus beaux, les plus braves, les plus intelligents des enfants de la terre. Voilà ce qui a été répandu de sang et d'argent, en plein dix-neuvième siècle, depuis Sébastopol jusqu'à Sadowa. Puissent ces morts et ces ruines répandre et faire enfin dominer parmi nous l'horreur de la guerre !

Plus qu'aucune nation, les États-Unis d'Amérique auront connu toutes les grandeurs, mais aussi toutes les abominations de la guerre, et cela est dû aux conditions mêmes qui font de ce grand peuple un objet continuels d'admiration et d'inquiétude. Tous ses mouvements ressemblent aux convulsions d'une puissante anarchie plutôt qu'à la marche d'une société, régulière, et la nation française, placée sur la pente inévitable des institutions démocratiques, se dit souvent, en contemplant les États-Unis avec un mélange de sympathies et d'alarmes : " Voilà ce que je ferai demain ! "

Convenons hautement que le triomphe du Nord et la rapidité de la reconstruction de l'Union tout entière méritent de donner l'avantage aux sympathies sur les alarmes. Sans juger ici les États-Unis, laissons-nous aller sans regret à tous les souvenirs qui entrelacent si intimement leur histoire à l'histoire de la France. Il y a bien longtemps que le nom de l'illustre Marie de France, la reine d'Angleterre célébrée par Bossuet, devenait le nom du Maryland, et que la Louisiane recevait le nom de Louis XIV. Mais surtout, à des jours plus rapprochés, nous avons été les parrains des États-Unis au premier baptême de leur glorieuse indépendance. Au-dessous de chacune des étoiles dont le drapeau de l'Union est parsemé on pourrait écrire un nom français : La Fayette, Rochambeau, Ségur, Broglie, Noailles, Chastellux. La gloire de ce peuple fait ainsi à jamais partie de notre gloire, et c'est pourquoi nous aimons à saluer de loin, comme s'il était l'un des nôtres, le général Ulysse Grant, ce héros des débats, ce président pacifique, cet ancien ouvrier, passé de son atelier aux camps, et des camps à la maison du gouvernement, qui probablement, à l'heure où je parle, fume silencieusement son cigare avec quelques officiers, ne se doutant pas que quelques Français célèbrent ensemble ses destinées étonnantes et le félicitent de s'être élevé au plus grand honneur que puisse

<sup>1</sup> Voy. les admirables travaux du docteur Chenu sur la moralité dans l'armée, 1870. Hachette.